

**Traduire l'autochtonie dans *La femme-fleuve* d'Ernest Pépin. Le cas des  
Aluku de la Guyane française**

Chrisan Blake

Université de Zurich, Suisse

**Résumé**

Cet essai plonge dans les dédales de la traduction de l'œuvre *La femme-fleuve* d'Ernest Pépin, une narration riche en références au peuple Aluku, également désigné sous le nom de « Boni », une communauté marronne qui trouve ses origines en Afrique de l'Ouest. Cette expérience de traduction a non seulement captivé la traductrice mais a également suscité un intérêt profond pour un peuple jusqu'alors méconnu de celle-ci et qui est considéré comme autochtone de la Guyane française du fait de son histoire particulière. L'étude met en lumière les moments clés de ce parcours et vise avant tout à mettre en exergue le rôle fondamental des traducteurs et des écrivains dans la reconnaissance des groupes autochtones. Elle souligne l'énorme potentiel de la traduction à offrir une représentation plus précise et plus étendue des peuples autochtones. Tout comme la visibilité des peuples autochtones repose sur les contributions essentielles des écrivains et des traducteurs, cette visibilité peut être renforcée par une collaboration entre ces parties prenantes : les sociologues, les ethnologues, les anthropologues et, bien sûr, les autochtones concernés.

**Mots-clés :** Aluku/Boni, Autochtonie, Traduction, Visibilité, Approche Interdisciplinaire, Pépin, Ernest

**Abstract**

This essay delves into the intricacies of translating Ernest Pépin's work *La Femme-fleuve*, a narrative rich in references to the Aluku people, also known as the "Boni", a Maroon community with origins in West Africa. This translation experience not only captivated the translator but also sparked a profound interest in a people previously unknown to her, considered indigenous to French Guiana due to their unique history. The study highlights key moments in this journey and aims primarily to underscore the crucial role of translators and writers in acknowledging indigenous groups. It emphasizes the immense potential of

translation to offer a more precise and comprehensive representation of indigenous peoples. Just as the visibility of indigenous peoples relies on the essential contributions of writers and translators, this visibility can be further enhanced through collaboration among these stakeholders: sociologists, ethnologists, anthropologists, and, of course, concerned citizens.

**Keywords :** Aluku/Boni, Autochtonie, Traduction, Visibilité, Approche Interdisciplinaire, Pépin, Ernest

## **Introduction**

Si l'on se limite aux mots, l'avènement des technologies d'intelligence artificielle pourrait reléguer le métier de traducteur au second plan. Pourtant, comme le souligne Anthony Burgess, écrivain et compositeur britannique passionné de linguistique et de traduction, « la traduction, ce n'est pas seulement une question de mots : il s'agit de rendre intelligible toute une culture » (Anthony Burgess, 1984 : 4). Ainsi, une traduction authentique exige un choix attentif des termes et des expressions qui reflètent fidèlement l'essence de la culture d'origine. Elle requiert souvent du traducteur une compréhension profonde des subtilités et des références culturelles propres à cette langue, parfois étrangères à sa propre culture. Pour garantir des traductions exactes et fidèles, une collaboration interdisciplinaire entre traducteurs, ethnologues, anthropologues, sociologues et membres des communautés concernées peut s'avérer indispensable. Cette réalité m'a été particulièrement palpable lors de ma traduction de la nouvelle *La femme-fleuve* d'Ernest Pépin. En tant que traductrice passionnée par les langues et les cultures, ce travail m'a embarquée dans un voyage exploratoire, révélant à la fois une nouvelle culture et les défis inhérents à la transmission fidèle des nuances des cultures minoritaires et autochtones ou lorsqu'on passe d'une langue à une autre ou d'un mode d'expression à un autre.

## **L'autochtonie des Aluku**

Les Alukus (ou Bonis), nommés d'après leur premier chef, Boni Okilifuu, sont une communauté descendant d'esclaves originaires d'Afrique qui se sont évadés des plantations néerlandaises aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et ayant choisi de retourner vivre dans la forêt. « Les Aluku (...) sont environ deux mille

en Guyane française » (*Cahiers d'Outre-Mers* : 176). Un chiffre qui a été multiplié par sept actuellement. Ils résident en Guyane française et parlent l'aluku, un créole basé sur le lexique anglais. Leur mode de vie forestier leur vaut le surnom de « bush negroes » ou « nègres des bois », d'où le terme de Bushi-Nengé (ou Bushinengués) pour les identifier. Ils résident principalement le long du fleuve Maroni (ou de l'un de ses affluents) qui marque la frontière entre le Surinam et la Guyane française. Ils représentent, après les Amérindiens et les colons blancs, les premiers habitants originaires du pays.

Traditionnellement, le terme « autochtone » fait référence aux peuples ou aux communautés qui sont les premiers habitants d'une région ou d'un territoire spécifique. Au sens strict, les Aluku ne seraient donc pas à considérer comme autochtones. Cependant, une perspective alternative avancée par Olaf Zenker, professeur d'anthropologie sociale, élargit cette conception. Selon lui, l'autochtonie englobe non seulement l'occupation initiale d'une terre, mais également la revendication territoriale et culturelle. Ainsi, les autochtones sont ceux qui revendiquent un lien ancestral avec la terre où ils résident, ainsi qu'une autonomie culturelle et politique au sein de l'État-nation qui les accueille. Dans cette optique, les Aluku peuvent être considérés comme des autochtones. Ils ont en effet développé une civilisation distincte ancrée dans leurs croyances, leurs pratiques religieuses et leur mode de vie.

### **Résumé de la nouvelle *La femme-fleuve* d'Ernest Pépin**

La lutte pour la liberté et la survie a laissé des traces indélébiles dans la culture Aluku, notamment à travers leur lien étroit avec le fleuve Maroni, symbole de leur résistance et de leur identité. Dans l'œuvre intitulée *La femme-*

*fleuve* d'Ernest Pépin, écrivain, poète et dramaturge originaire de Guadeloupe, le lecteur est entraîné dans un voyage spirituel aux côtés de Koan, un jeune homme handicapé, à travers ses rencontres avec des esprits ancestraux et la nature qui entoure son village marron. Ce récit révèle avec éloquence la profondeur de la culture et de l'histoire du peuple Aluku. Au cœur de cette histoire, se trouve la relation d'amour complexe entre Koan et Moimanman, une jeune femme scolarisée du même village. Leur amour est mis à l'épreuve lorsque Moimanman se retrouve enceinte d'un homme blanc, ce qui provoque un scandale au sein de la communauté.

Le rapport entre les Alukus et les hommes blancs (généralement représentant les autorités coloniales) a été historiquement marqué par des tensions et des conflits, en raison de la situation d'esclavage et de domination coloniale dans laquelle les Alukus se sont trouvés. Les relations sont moins clivantes à l'époque du récit mais les tensions demeurent. Ainsi, la grossesse de Moimanman n'a pas été bien reçue par la communauté et a provoqué son retrait de celle-ci. Malgré ce triste dénouement, Koan conserve en lui un amour brûlant pour Moimanman et se tourne vers le fleuve pour chercher des réponses à ses tourments intérieurs.

Des années plus tard, le destin les réunit à nouveau alors que Moimanman revient dans la forêt de son enfance, où vit toujours Koan. Elle lui déclare alors sa flamme et sa volonté de vivre à ses côtés. Elle lui partage également sa thèse qu'elle a rédigé durant son « exil » alors qu'elle a continué ses études à Paris. À travers cette histoire riche en rebondissements, Ernest Pépin explore avec finesse les thèmes universels de l'identité, de la spiritualité et de l'attachement à la terre, tout en mettant en lumière le pouvoir de l'écriture pour préserver la mémoire d'un peuple.

L'œuvre d'Ernest Pépin aborde des thèmes liés à l'identité, à l'histoire et à la culture des Aluku. Pépin se distingue de façon générale par son profond respect pour les cultures autochtones des Antilles. Bien qu'il ne se revendique pas lui-même autochtone, Pépin s'efforce avec courage de donner voix à l'histoire et aux traditions des autochtones. À travers ses œuvres littéraires et ses essais, il offre une perspective singulière sur la complexité de l'identité antillaise et caribéenne, tout en soulignant l'importance de la reconnaissance et de la préservation des cultures minoritaires.

### **Une histoire de résilience et de revendication**

Les Aluku se sont échappés des plantations de canne à sucre au Suriname, alors colonie néerlandaise, pendant la période de l'esclavage. Ils se sont réfugiés dans les forêts tropicales denses de l'intérieur du pays, où ils ont formé des communautés autonomes, connues sous le nom de « marrons » ou « cimarrons ». Pendant des décennies, les Aluku ont résisté aux tentatives des colons européens et des autorités coloniales de les soumettre à nouveau à l'esclavage. Ils ont développé des stratégies de survie sophistiquées, notamment la connaissance approfondie de la géographie et de la végétation de la région ainsi que des tactiques de guérilla contre les forces militaires coloniales.

Le gouverneur français Fiedmont nous donne un aperçu du caractère de Boni Okilufu (leur leader) et de la force de son armée, formée par lui vers 1765. Il affirme que « [l]es efforts de la colonie du Suriname pour détruire et disperser les Marrons semblent n'avoir servi qu'à leur apprendre à mieux échapper aux poursuites, à combattre leur défense, et à comprendre les avantages que leur

procurent la nature du pays et le climat, sur les Européens » (Jean Moomou, 2004 : 110).

En 1775, le village marron de Gado-Sabi en Guyane néerlandaise, à l'époque, a été saccagé par l'armée néerlandaise. Après cette défaite cuisante, Boni, ayant perdu de nombreux compagnons, a pris la décision de s'installer en Guyane française en août 1776. Avec son groupe de marrons survivants, il « a franchi le fleuve Maroni et s'est installé à l'intérieur de la crique Sparuine » (Jean Moomoo, 2004 : 117). Cette lutte pour la liberté et la survie a laissé des traces indélébiles dans la culture Aluku, notamment dans leur relation avec le fleuve Maroni, qui revêt une importance spirituelle et symbolique majeure. Après la fin de l'esclavage au Suriname en 1863, de nombreux Aluku ont continué à vivre dans les forêts reculées de la région, préservant leur culture, leurs traditions et leur mode de vie distincts. Cette connexion étroite avec le fleuve est un motif récurrent dans la littérature et la tradition orale des Aluku, comme l'illustre l'œuvre d'Ernest Pépin, *La femme-fleuve*. Pour comprendre pleinement ce contexte, j'ai eu recours à l'expertise de l'anthropologue Myrto Ribal-Rilos, qui souligne le statut divin accordé au fleuve par les Aluku. Cette compréhension approfondie de la signification culturelle du fleuve a enrichi ma lecture de l'œuvre de Pépin et m'a permis d'apprécier la complexité de la représentation des Aluku dans la littérature.

### **Les écrivains et leur œuvre : voix essentielle pour les peuples autochtones**

Les écrivains jouent un rôle crucial dans la préservation, la reconnaissance et la mise en lumière des cultures autochtones. Certains auteurs, tels que Cherie Dimaline dans *The Marrow Thieves*, dépassent les frontières de

la culture dominante pour explorer les peurs, les forces et les défis des peuples autochtones. En tant qu'Autochtone des Premières Nations, Dimaline donne une voix à son propre peuple, lui offrant une visibilité inestimable dans le monde occidental. De même, l'écrivain guadeloupéen Ernest Pépin s'engage courageusement à écrire sur les Aluku, bien qu'il ne fasse pas partie de ce peuple. Pépin, une figure majeure de la littérature antillaise et caribéenne, manifeste un vif intérêt pour la culture des autres nations antillaises et caribéennes. Lors de sa visite en Guyane Française, il a consacré du temps à la recherche sur ce peuple, comme l'explique l'anthropologue guyanaise Ribal-Rilos (Myrto Ribal-Rilos, 2022). Sans maîtriser leur langue, le « nengee », Pépin a intégré dans son œuvre des termes locaux, tels que « lenbé », qu'il a scrupuleusement expliqués en notes de bas de page. Non seulement a-t-il donné une visibilité aux autochtones dans son œuvre, mais en tant qu'essayiste, il a également apporté ses perspectives à la discussion sur l'autochtonie, la formation de l'identité et la quête de soi. Dans l'article intitulé *La Caraïbe, un enjeu pour les Antilles et la Guyane*, Pépin fait la réflexion suivante :

Longtemps nous fûmes en déport, en lisière, en oubli et en méconnaissance, aspirés par la seule métropole vers laquelle convergeaient nos aspirations les plus contradictoires. Paris, le mythe de Paris et la mythologie scolaire de l'Histoire de France éveillaient en nous un tropisme où l'hexagone, paré de toutes les vertus, pouvait nous élever aux cimes de l'humanité. Désir d'assimilation, désir d'intégration, avec comme corollaire douteux le déni de nous-mêmes. (Ernest Pépin, 2005 : 161)

Dans cet article, Pépin offre une réflexion poignante sur le désir des Antillais de s'intégrer dans la société française, soulignant le déni de soi qui en découle souvent. Cette thématique se reflète dans ses écrits ; néanmoins, il valorise le

territoire des Aluku et met en avant leur culture et leur identité, offrant ainsi une perspective précieuse sur leur histoire et leur réalité. Par exemple, dans *La femme-fleuve*, il décrit à quel point Moimanman préfère la nature de son village aux artifices de la vie parisienne, soulignant ainsi l'importance du territoire des Aluku. Pépin va même jusqu'à consacrer sa thèse de doctorat à l'histoire des gens du fleuve, contribuant ainsi à la préservation de leur mémoire collective. Ces peuples en retour se réjouissent en disant « Nous voilà désormais immortels » (Ernest Pépin, 2015 : 97) malgré le fait que beaucoup d'entre eux ne savent pas lire le français.

Leur célébration est marquante et très symbolique. Le travail poétique et littéraire de Pépin met en lumière les Aluku d'une manière peu connue auparavant. Ainsi, il est clair que les écrivains jouent un rôle crucial dans la reconnaissance, la visibilité et la préservation des cultures et des peuples minoritaires. Leurs écrits ne se limitent pas aux œuvres littéraires, mais englobent également toute forme de description, d'explication et d'illustration qualitatives des peuples autochtones, contribuant ainsi à enrichir notre compréhension de la diversité culturelle du monde.

### **La collaboration essentielle pour une représentation fidèle des autochtones**

En considérant l'importance cruciale de comprendre la culture des Aluku pour une représentation fidèle dans la littérature, il est clair que la collaboration entre divers domaines d'expertise est essentielle. Cela nous conduit à explorer comment une approche interdisciplinaire peut enrichir notre compréhension et notre représentation des Aluku, notamment dans le contexte de la traduction littéraire. Cette collaboration interdisciplinaire entre la littérature,

l'anthropologie et d'autres domaines de recherche est essentielle pour une représentation fidèle des autochtones. Comme l'a souligné Jean Louis Cordonnier, il est impératif de mobiliser une variété d'outils conceptuels pour analyser sérieusement les paramètres culturels lors de la traduction (Jean-Louis Cordonnier, 2002 : 43). Les contributions des ethnologues, anthropologues et spécialistes de la littérature autochtone sont donc précieuses pour éclairer les nuances culturelles et linguistiques présentes dans les textes.

Cependant, l'accès aux connaissances autochtones peut être entravé par des obstacles tels que la localisation géographique et la barrière linguistique. Les Aluku, vivant dans des régions reculées et s'exprimant dans des langues diverses, peuvent être difficiles à contacter pour les traducteurs. De plus, les contraintes de temps auxquelles sont souvent confrontés les traducteurs limitent la possibilité d'approfondir leur compréhension des références culturelles. Malgré ces défis, une collaboration étroite avec les autochtones et les experts culturels reste essentielle pour une représentation authentique et respectueuse dans la littérature.

Prenons par exemple la constante référence au fleuve, un motif récurrent tout au long de la nouvelle. L'anthropologue guyanaise, Myrto Ribal-Rilos nous fait comprendre que selon la culture des Aluku le fleuve est considéré comme une divinité. Il n'est pas seulement une source de subsistance (la pêche), mais aussi une source de conflit (territorial) et de pouvoir (Myrto Ribal-Rilos, 2022). Cette conception est manifestée dans *La femme-fleuve* d'Ernest Pépin. Après avoir étudié cette œuvre, j'ai constaté que la civilisation des Aluku est fondée sur le fleuve. Leur existence, leurs croyances et leurs perspectives sont intrinsèquement liées au cours d'eau. « Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, le fleuve est un monument ! » (Ernest Pépin, 2015 : 91), déclare Koan. Malgré mes recherches en ligne et dans les ouvrages historiques, j'ai eu du mal à trouver

une définition précise du concept de femme-fleuve. Néanmoins, en m'appuyant sur des indices textuels, j'ai conclu que la femme-fleuve est une figure féminine dotée de sagesse et de force. Son mouvement est difficile à saisir, mais elle a la capacité de transformer les choses. La description du fleuve donnée par Koan permet de conférer ces caractéristiques à cette figure. « Le fleuve [...] semble là comme ça, comme une grosse couleuvre qui fait une sieste, et nul n'a jamais su ce qu'elle veut digérer » (Ibid. : 91). Cette idée de femme-fleuve est davantage éclaircie vers le dénouement de la nouvelle. Moimanman, une femme du village qui a gagné l'amour de Koan, est qualifiée par ce dernier de femme-fleuve. Il affirme que « Moimanman n'était pas ce qu'on disait. Elle n'avait rien oublié, rien renié, rien jeté. Elle s'était simplement ouverte à tout ce que la Guyane lui offrait. Elle était devenue une femme-fleuve » (Ibid : 97).

Je rejoins donc Cordonnier pour dire qu'« [a]ujourd'hui il faut recourir à l'ensemble des outils conceptuels mis à notre disposition par l'ethnologie, l'anthropologie, la sociologie, la littérature, et qui nous permettront d'analyser sérieusement les paramètres de la culture dans la traduction. » (Jean Louis Cordonnier, 2002 : 43) Dans le cas étudié, les explications fournies par l'anthropologue ont conduit à une meilleure interprétation du texte, ouvrant ainsi la voie à une représentation plus fidèle des Aluku. Son intervention a grandement facilité la traduction de ce texte, ce qui souligne l'importance d'une collaboration étroite entre traducteurs, ethnologues et anthropologues lorsque cela est possible. Une autre source incontournable est la contribution des autochtones eux-mêmes.

Lors de ma première traduction de cette nouvelle en tant qu'étudiante en master, je n'avais malheureusement pas accès à toutes ces ressources humaines. Bien que j'aie bénéficié du soutien d'une ancienne collègue guyanaise, cela restait limité, car elle avait quitté son pays natal pour la France à l'âge de

deux ans. J'ai toutefois eu l'opportunité de rencontrer des Aluku en 2022 lors d'une exposition à Porte de Versailles, Paris. Cette rencontre a enrichi ma compréhension de l'intégration de ce peuple dans la société, notamment dans les domaines des affaires, de la musique et même du sport. J'ai eu le plaisir de rencontrer un couple Bushinengue lors de cette exposition, et la photo qu'ils m'ont envoyée témoigne d'un aspect important de la culture Bushinengue, à savoir la fécondité. Les peintures sur le ventre de la femme ont une signification profonde, glorifiant le pouvoir de la femme de donner naissance à une nouvelle vie. Je crois que leur choix de prendre cette photo dans la rivière est également réfléchi et peut avoir une signification symbolique, car la rivière est considérée comme une source de vie dans ces cultures.



**Figure 1.** Photographie d'un Bushinengué et de sa femme métisse (utilisée avec l'autorisation de l'auteur)

Désormais, je vais aborder deux éléments culturels des Aluku qui ont constitué des défis lors de ma traduction du français vers l'anglais, destinée à une audience anglo-caribéenne : la géographie et la nature.

### **Le rôle du traducteur dans l'amélioration de la visibilité des autochtones**

Cordonnier met en lumière le rôle essentiel du traducteur dans la communication interculturelle et la visibilité des cultures Autres (Jean Louis Cordonnier, 2002 : 42). En effet, la traduction ne se limite pas à un simple transfert de mots d'une langue à une autre, mais elle implique également l'importation de valeurs et de faits culturels. Le traducteur se trouve ainsi confronté à la tâche complexe de naviguer à travers des rapports d'altérité, explorant des territoires culturels inconnus. Toutefois, son rôle ne se limite pas à cette exploration ; il agit également comme un agent de changement au sein de sa propre communauté. En reconnaissant l'autre à travers ses traductions, le traducteur remet en question les normes et les perceptions universalistes, perturbant ainsi les paradigmes linguistiques et culturels établis. Cette capacité de perturber les « mots de sa tribu », pour reprendre l'expression de Mallarmé (Ibid : 41), reflète la profonde influence que peut avoir la traduction sur la manière dont les sociétés perçoivent et interagissent avec les cultures autochtones. De ce fait, la traduction devient un instrument clé de communication interculturelle, facilitant la circulation des textes à travers le monde et favorisant ainsi une meilleure compréhension et une plus grande visibilité des peuples autochtones.

## **Les défis de la traduction**

En tête de liste, la géographie exerce une influence primordiale dans la compréhension de cette nouvelle. Dès le début de l'histoire, Pépin nous plonge directement dans son univers en déclarant : « Tout le monde connaissait Koan dans ce village qui bordait le fleuve » (Ernest Pépin, 2015 : 83). Cette mention du « fleuve » établit immédiatement que l'action ne se déroule pas en Guadeloupe, car cette île ne possède pas de cours d'eau de cette envergure. Cependant, un traducteur peut aisément manquer cet indice, comme cela a été mon cas au début de ma traduction. À vrai dire, je ne faisais pas la distinction entre un fleuve et une rivière. Pour moi, ces termes étaient interchangeables, se résumant tous deux par le mot anglais « river ». Mais il existe une distinction significative. Généralement, les petites îles ne sont pas dotées de fleuves. Ces derniers se caractérisent par leur largeur et leur profondeur, permettant le passage de grands navires et, dans certains cas, de navires de taille considérable. C'est là le premier défi de traduction auquel je suis confrontée. Dans un sens, je suis contrainte d'utiliser le terme anglais « river », mais comme je l'ai expliqué précédemment, ce mot ne renferme pas la même spécificité que celui de « fleuve ». Ainsi, un élément significatif risque de faire défaut dès le début du livre.



**Figure 2.** Carte de localisation de la Guyane Française

Source : *Les Cahiers d’Outre-Mer*, N° 182 - 46e année, 1993, pp. 177

Naturellement, d’autres références géographiques ont captivé mon attention et m’ont incité à entreprendre des recherches afin de déterminer le cadre spatial de cette histoire. Peu de temps après, nous rencontrons un indice plus explicite alors que le personnage principal, Koan, est décrit comme quelqu’un qui « n’avait jamais connu les bancs de l’école et bien que Guyanais, sa langue n’arrivait à peine soulever le français » (Ernest Pépin, 2015 : 83). Cette mention de la nationalité guyanaise de Koan éclaire davantage le contexte géographique. De plus, une référence directe à la Guyane est faite par le protagoniste lui-même. Koan « voyait la Guyane et son tourment d’eau, langue turbulente dans la bouche des peuples. Il voyait l’Amazonie où tant de destins s’emmêlent sous les feuilles avec les temps multiples, étagés comme des pyramides [...] » (Ernest Pépin,

2015 : 91). Ces éléments confirment clairement que l'action se situe en dehors de la Guadeloupe, bien que cette nouvelle soit publiée dans un recueil intitulé *Nouvelles de Guadeloupe* (2015). De plus, la mention récurrente de Saint-Laurent, qui « aurait pu ressembler à une ville au bout du monde » (Ernest Pépin, 2015 : 94) mais qui « était au contraire une ville carrefour où s'entrechoquaient des peuples et des époques différentes » (Ibid. : 94) atteste que cette histoire se déroule dans un contexte géographique extérieur à la Guadeloupe. Quelles en sont alors les implications pour le traducteur ou la traductrice ? L'exploration d'un territoire nouveau et, plus fondamentalement, d'une nouvelle communauté, devient impérative. Car la géographie n'a de véritable importance que lorsqu'elle s'harmonise avec une histoire, une communauté, une civilisation. Conformément à la définition de géographie proposé par l'Université Laval, cette dernière « [...] est une discipline qui se situe à la croisée de nombreux domaines tels que l'environnement, la géologie, la géomorphologie, la climatologie, l'hydrologie, la biologie, la sociologie, la politique, l'histoire, l'économie ou encore la gestion territoriale » (Université Laval, « La géographie, c'est quoi ? », 2023). Cette définition de la géographie nous oblige à considérer l'interconnexion entre la géographie et de multiples autres domaines.

Pépin nous plonge au cœur de l'histoire de ce peuple autochtone de Guyane en utilisant des références géographiques telles que Saint-Laurent, le fleuve, la forêt et l'Amazonie. Il évoque également des éléments historiques tels que le marronnage, l'esclavage, la traite négrière, entre autres. Ce sont précisément ces domaines qui ont constitué les principaux défis auxquels j'ai été confrontée en tant que traductrice. Je vais fournir quatre exemples illustrant ces difficultés.

Texte de départ (français)	Texte d'arrivée (anglais)
<p>La forêt gonflait ses épaules, haussait la tête, chantaient sa sérénade au vent, nourrissait des <u>cochons-bois, serpents, agoutis, paresseux, pakiras, biches fourmis, vers, papillons</u> et toutes sortes de créatures aux formes plus étranges les unes que les autres. (Ernest Pépin, 2015 : 85)</p>	<p>The forest was squaring its shoulders, lifting its head, singing serenades with the winds, feeding <u>wild hogs, snakes, mongooses, slugs and snails, peccaries, deer, ants, worms,</u> <u>butterflies</u> and all sorts of strange looking creatures, each of his kind.</p>
<p>Il voyait l'Amazonie où tant de <u>destins s'emmêlaient sous les feuilles avec des temps multiples, étagés comme des pyramides.</u> (Ernest Pépin, 2015 : 91)</p>	<p>He saw Amazonia as a place where many <u>destinies crossed under the leaves with so much history shelved like pyramids.</u></p>
<p><u>Saint Laurent</u> aurait pu ressembler à une ville du bout du monde. (Ernest Pépin, 2015 : 94)</p>	<p><u>Saint-Laurent-du-Maroni</u> may have looked like a town at the end of the world.</p>

<p>Avec lui un arbre n'était pas un arbre. C'était une <u>mémoire de la graine et de l'histoire des marrons</u>. Une sorte de <u>frère totémique</u> enfanté par le soleil, la pluie, la lune et cet amour invisible qui macère dans la terre et le cœur des ancêtres. (Ernest Pépin, 2015 : 88)</p>	<p>For him, a tree was not a tree. It was the <u>memory of a seed and the story of the maroons</u>, a kind of <u>pole-brother</u> <u>born</u> of the sun, rain, moon and that invisible love which soaked the earth and the hearts of the ancestors.</p>
--	--

### Tableau 1

Bien que le premier exemple nous offre des indications sur le cadre de l'histoire, il présente également des défis de traduction. Il était ardu de trouver des équivalents pour des créatures telles que les cochons-bois, les pakiras et les agoutis. Pourquoi de tels défis ? La traductrice n'était pas familière avec ces animaux, principalement trouvés en Amazonie. J'ai dû consulter des images pour visualiser ces créatures. Ensuite, j'ai opté pour une adaptation dynamique afin que les lecteurs anglo-caribéens puissent se représenter ces animaux selon leur contexte. Cette technique d'adaptation a également été employée dans le deuxième exemple, où j'ai ajouté la mention « du Maroni » pour aider les lecteurs à situer les événements de la nouvelle. Pour les lecteurs du texte original, il serait peut-être plus aisé de faire le lien entre Saint-Laurent et la Guyane, compte tenu de leur éducation francophone.

Dans le deuxième exemple, il était difficile de saisir l'image de « destins qui s'emmêlaient sous les feuilles des temps multiples ». De plus, pourquoi la

référence à une pyramide, qui évoque immédiatement l'Égypte ? Malgré ces difficultés, j'ai choisi de rester aussi fidèle que possible au texte d'origine. Cette approche, appelée « Équivalence formelle » par Nida (Jeremy Munday, 2016 : 42), se concentre sur la transmission du message tout en respectant la forme sémantique du texte de départ.

En deuxième position, nous tournons notre regard vers la révérence pour la nature, une valeur culturelle chez les Aluku. Certaines de ces références à la nature ont suscité un certain malaise chez la traductrice. Lorsque Koan évoque la forêt ou le fleuve, on perçoit une sorte de fierté, une admiration profonde, car « [a]vec lui, un arbre n'était pas un arbre. C'était une mémoire de la graine de l'histoires des marrons. Une sorte de frère totémique enfanté par le soleil, la pluie, la lune et cet amour invisible [...] » (Ernest Pépin, 2015 : 88). Ici, l'opération traductrice exige une représentation de l'âme et de l'esprit d'un peuple, créant une altérité à la fois pour le traducteur et ses lecteurs. Selon le principe d'équivalence dynamique de Nida, la relation entre le récepteur et le message doit être substantiellement la même que celle entre les récepteurs originaux et le message (Jeremy Munday, 2016 : 42). De plus, le message doit être adapté selon les besoins linguistiques et les acquis culturels des récepteurs, dans le but de l'expression d'une absolue naturalité.

Examinons d'abord un extrait de la nouvelle où Koan décrit comment il perçoit la forêt, en particulier les arbres, ainsi que ma traduction anglaise d'un passage décrivant le fleuve. Ces textes exigent une ouverture d'esprit de la part du lecteur ainsi qu'un haut niveau de compétence pour rendre ces passages aussi poétiques qu'ils le sont dans le texte original. Nida propose quatre exigences de base pour la traduction :

1. Rendre le sens [être logique]
2. Transmettre l'esprit et la manière de l'original
3. Avoir une forme d'expression naturelle et fluide
4. Susciter une réponse similaire chez le lecteur

La table ci-dessous présente quelques défis de traduction liés à la nature :

Texte de départ (français)	Texte de d'arrivée (anglais)
C'était pour lui un grand livre qu'il avait appris à déchiffrer, <u>feuille après feuille</u> . (Ernest Pépin, 2015 : 86)	For him, the forest was a big book, which he learned to read <u>leaf by leaf</u> .
Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent. Le fleuve c'est un monument ! Parfois le fleuve bande ses muscles et <u>se prépare à charger comme un buffle outragé</u> . Il semble là, comme ça, comme une grosse couleuvre qui fait une sieste et <u>nul n'a jamais su ce qu'elle veut digérer</u> . Parfois le fleuve bande ses muscles et se prépare à charger. <u>L'eau tourbillonne, épelle des mots d'écumes, charroie sa mémoire et secoue une colère</u> . (Ernest Pépin, 2015 : 91)	The people could say whatever they wanted, for him, the river was a monument! The river was there like that, like a fat snake taking a nap and <u>no one ever knew that he wanted to devour</u> . Sometimes the river flexed its muscles and prepared to charge like an outraged bull. <u>The water swirls, produces words of foam, transports its memory and shows forth its anger</u> .

**Tableau 2**

Dans le premier exemple, l'ingéniosité de Pépin transparait dans son utilisation métaphorique qui évoque le tournoiement des pages d'un livre. Cette métaphore, doublée d'un jeu de mots, offre une richesse supplémentaire au texte. Heureusement, la langue anglaise permet également cette subtilité, car le terme « leaf », signifiant à la fois feuille d'arbre et page de livre, maintient l'intégrité de la métaphore. Ainsi, la traductrice parvient à préserver la finesse du double sens sans compromettre la poésie inhérente au texte original.

Quant au deuxième exemple, la traduction de ce passage se révèle particulièrement ardue. La personnification du fleuve n'est pas le seul obstacle ; c'est surtout la complexité des caractéristiques attribuées au fleuve qui pose problème. Par exemple, la phrase « l'eau tourbillonne, épelle des mots d'écumes, charroie sa mémoire et secoue une colère » nécessite une compréhension profonde. Le défi consiste à transposer cette réflexion imagée de manière que les lecteurs anglo-caribéens puissent en apprécier la subtilité.

Quand le fleuve « charroie sa mémoire », de quelle mémoire s'agit-il ? Est-ce la mémoire des marrons évoquée antérieurement dans la nouvelle ? Pour rendre cette idée accessible, j'ai recouru à l'adaptation, ajoutant une expression culturelle pour éclairer l'image du fleuve « se préparant à charger ». L'analogie avec un taureau furieux sous-entend l'intention de l'auteur, que j'ai renforcée en ajoutant l'expression « like an outraged bull ». J'ai également divisé une longue phrase en deux et choisi de traduire « digérer » par « devour » plutôt que « digest », afin de maintenir la tonalité passionnée du texte original. Cette approche, en accord avec les principes de Eugene Nida, préserve l'intégrité du texte tout en le rendant plus fluide et naturel pour les lecteurs anglophones.

## **Conclusion**

La lecture et la traduction de cette œuvre d'Ernest Pépin ainsi que l'histoire des Aluku invitent à réfléchir à la richesse et à la diversité des cultures autochtones. Elles m'ont fait réaliser l'importance cruciale des écrivains dans la préservation et la transmission de ces récits essentiels pour notre compréhension du monde. L'exploration des défis de la traduction littéraire, surtout lorsqu'il s'agit de représenter avec précision les cultures autochtones, met en lumière l'importance cruciale de la collaboration entre traducteurs et experts en ethnologie, anthropologie et sociologie. Ces textes soulignent la nécessité de saisir les nuances culturelles pour garantir une traduction fidèle et respectueuse des histoires autochtones. Sans cette collaboration, les traductions risquent de perdre la richesse et la profondeur des cultures autochtones. Il est donc indispensable que les traducteurs s'appuient sur l'expertise des spécialistes pour surmonter ces défis et offrir des traductions authentiques qui reflètent la diversité culturelle des peuples autochtones.

## Bibliographie

Autochtonie : Définition Simple Et Facile Du Dictionnaire.  
<https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/autochtonie/>.

Bellardie, Tristan, Marieke Heemskerk. *Indigenous Peoples in French Guiana – History, Demographics, Living and User Areas, Socio-political Organisation and Perspectives on Mining*, Denver, Newmont, 2019.

Chalumeau, Fortuné, et al. *Nouvelles de Guadeloupe*, Fort-de-France/Paris, Desnel/Magellan & Cie, 2009.

Cordonnier, Jean-Louis, « Aspects Culturels de la Traduction : Quelques Notions Clés. » *Meta*, vol. 47, no. 1, mars 2002, pp. 38–50.  
<https://doi.org/10.7202/007990ar>.

Delpech, Bernard, « Les Aluku De Guyane à Un Tournant : De L'économie De Subsistance à La Société De Consommation. » *Cahiers D'outre-Mer*, vol. 46, no. 182, 1993, pp. 175–193., <https://doi.org/10.3406/caoum.1993.3478>.

« Département De Géographie. » *La Géographie, C'est Quoi ? | Département De Géographie*, <https://www.ggr.ulaval.ca/la-geographie-cest-quoi>.

Moomou, Jean, *Le Monde Des Marrons Du Maroni En Guyane, 1772-1860 : La Naissance D'un Peuple ; Les Boni*, Ibis Rouge, 2004.

Munday, Jeremy, *Introducing Translation Studies: Theories and Applications*, Routledge, 2016.

Ndagano, Biringanine, Monique Blérard-Ndagano. *Introduction à La Littérature Guyanaise*, CDDP De La Guyane, 1996.

Pépin, Ernest, et al. *Nouvelles De Guadeloupe*, Éditions Magellan & Cie, 2009.

Ribal-Rilos, Myrto. *Entretien avec Chrisan Blake sur les Aluku*, Enregistrement réalisé le 17 mars 2022.

Rochmann, Marie-Christine, *L'esclave Fugitif Dans La Litterature Antillaise*, Karthala, 2000.

Saucès, Joëlle. « L'Autochtonie. Figures Et Perspectives, Puppa, 2015. » *Les Carnets D'ITEM*, 2015.

<https://item.hypotheses.org/1107#:~:text=La%20d%C3%A9finition%20de%20l'autochtonie,que%20la%20dynamique%20des%20groupes>

Zenker, Olaf, “Autochthony, Ethnicity, Indigeneity and Nationalism: Time-honouring and State-oriented Modes of Rooting Individual-territory-group Triads in a Globalizing World.” *Critique of Anthropology*, vol. 31, no. 1, March 2011, pp. 63-81. doi:10.1177/0308275X10393438.